

## Quatrième Journée de la Traduction à la Foire du livre de Bruxelles – 14/02/2019

### Du traducteur à l'auteur, tout n'est-il que variation ?

Entretien entre Émile Lansman et Pierre Furlan

Organisé par la Foire du Livre de Bruxelles et LABEL EDITION Esperluète

**Pierre Furlan** a passé son adolescence en Californie et étudié à Berkeley. Il traduit les auteurs américains Russell Banks, Paul Auster et Thomas Savage ainsi que les Néo-Zélandais Elizabeth Knox, Alan Duff et John Mulgan. Il est par ailleurs auteur de romans, de nouvelles et d'essais littéraires. Passionné du Pacifique Sud depuis son invitation au Randell Writers Cottage de Wellington en 2004-2005, il a notamment écrit le roman *Le Rêve du collectionneur* (Au Vent des îles, 2009), publié en anglais par Victoria University Press et diffusé par épisodes sur Radio New Zealand, et *Le livre des îles noires*, sur l'aventurier britannique R.J. Fletcher et sa postérité aux Nouvelles-Hébrides (aujourd'hui Vanuatu).

Invité à s'exprimer sur ses débuts de traducteur, Pierre Furlan avoue que, bien qu'évoluant le plus souvent en milieu anglophone, il a réalisé ses premières traductions depuis l'allemand, forgeant notamment son apprentissage de la traduction en travaillant avec le poète germanophone Erich Fried, dont il traduit le recueil de textes en prose *Das Unmass der Dinge [La Démesure de toutes choses]*. À la faveur de sa parution, Actes Sud a bénéficié de sa première critique de presse d'envergure – une double page dans *Le Monde* ! Cela a valu à Pierre Furlan toute la confiance de Hubert Nyssen, qui s'est rangé à son avis quand il lui a soumis le manuscrit de *City of glass* [Cité de verre] de Paul Auster – cependant déjà traduit sous un autre titre, mais passé inaperçu. Il faudra attendre quelques années avant qu'en soit lancée la retraduction, mais les deux hommes ont cherché d'autres textes de Paul Auster – et ont également reçu de sa part le conseil de s'intéresser à Russel Banks et DeLillo.

Interrogé sur la différence majeure entre les activités de traducteur et d'auteur, Pierre Furlan affirme qu'elles le plongent dans une anxiété autre. En tant qu'auteur, il estime devoir choisir entre ce qui vient de lui et ce qui vient de l'extérieur. Il a craint que les écrivains qu'il traduit influencent considérablement son écriture, mais leur empreinte n'est finalement pas plus prononcée que celle des auteurs qu'il lit. Il est donc loin d'écrire comme « ses » auteurs, même lorsqu'il écrit directement en anglais, ce qui a été le cas pour l'*American Book Review*, qui n'accepte que des auteurs anglophones. Il précise qu'il a appris le monde en français, sa langue maternelle, et qu'il s'exprime différemment en anglais et en français : ces deux langues ne sont pas superposables. Il avoue cependant avoir tendance à écrire directement en anglais quand il souhaite évoquer une aventure qui lui est typiquement arrivée aux États-Unis. Il évoque alors Beckett qui se traduisait d'anglais en français, et écrivait parfois directement en français, pour se traduire ensuite en anglais – tout en relevant que dans tous les cas, on n'est confronté ni à du français, ni à de l'anglais, mais à du Beckett ! Aussi inimitable en français qu'en anglais, le dramaturge a d'ailleurs refusé que soient traduits en français certains de ses livres qu'il jugeait intraduisibles.

Invité à réfléchir aux liens entre traduction et écriture, Pierre Furlan confie que le fait d'être traduit est ce qui a le plus éveillé sa conscience de traducteur. Il illustre son propos par l'anecdote suivante : la traduction d'une de ses nouvelles, parue dans une revue de l'Université de Floride, ne faisait pas écho à ce qu'il avait voulu créer en français. Jean Anderson lui a alors proposé de lui soumettre une autre traduction, l'assurant qu'elle pouvait « faire mieux ». Et de fait, elle a beaucoup mieux capté le genre d'oralité qu'il avait cru ne pas pouvoir être rendu dans une autre langue que le français. Ce qui vient étayer sa conviction selon laquelle les éléments les plus difficiles à traduire sont ceux qui ne sont pas contenus dans la grammaire de la langue.

Il reconnaît d'ailleurs traduire uniquement ce qu'il a perçu : la traduction est en effet due à un lecteur particulier qui a la tâche de rendre ce qu'il lit et qui a parfois une meilleure vision du texte que l'auteur lui-même. Le lecteur français connaît donc Russell Banks à travers le style qu'il lui a donné. Mais il s'efforce toujours de traduire en ami et non en ennemi – contrairement à Paul Celan, qui, traduisant Simenon en allemand, a estimé indispensable de l'améliorer, jugeant sinon le texte « insupportable ». Voilà qui plaide en faveur de la nécessité de traduire des textes que l'on aime : on n'aura pas la tentation de les améliorer ou d'adopter un ton trop neutre.

En guise de conclusion, Pierre Furlan est invité à dire s'il se sent écrivain qu'il traduise ou qu'il écrive. Il allègue alors que ces deux pratiques induisent une responsabilité distincte, et entraînent une manière d'écrire différente : quand on traduit, on traite d'un livre qui s'inscrit dans une chaîne précise, qui doit paraître à une date donnée et qui est attendu (au moins par l'éditeur). Quand on écrit, on décide que le monde a besoin de ce qu'on va lui donner à lire, on prend sur soi de faire ce constat : « il manque au monde quelque chose que je vais lui apporter » – sans pourtant pouvoir l'affirmer catégoriquement. On affronte donc une peur que l'on n'a pas quand on est traducteur. Voilà pourquoi il scinde très distinctement les périodes de traduction, « qui me laissent K.O. », et celles d'écriture, « qui me laissent angoissé ».

Emilie Syssau

Pour aller plus loin

La revue *Translittérature* propose sur son site un entretien réalisé par Emmanuelle Sandron :  
[http://www.translitterature.fr/media/article\\_649.pdf](http://www.translitterature.fr/media/article_649.pdf)

Ce texte est soumis à la loi sur la reproduction. Autorisation à demander à [traduqtiv@gmail.com](mailto:traduqtiv@gmail.com)